

Clémence REVEST

## SE SOUVENIR DE ROME : HUMANISME ET PEDAGOGIE DE LA MEMOIRE DANS L'ITALIE DU XV<sup>e</sup> SIECLE

Quiconque travaille sur l'humanisme italien est en permanence confronté à la question de la mémoire : en effet, un effort de remémoration fondamental se trouve à l'origine de ce mouvement, effort que l'on a l'habitude de nommer « redécouverte de l'Antiquité », et il est important de rappeler que cette mémoire a été, de manière tout à fait frappante, à la fois subversive et productive. Il s'agit là non pas d'une vogue nostalgique, mais bien d'une construction savante, progressivement édifiée par plusieurs générations de lettrés, qui se démarque nettement et volontairement des générations précédentes dans son rapport au passé.

La redécouverte des ruines de Rome dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle demeure un aspect tout à fait emblématique de cette édification mémorielle. Esquissé par Pétrarque au XIV<sup>e</sup> siècle, le regain d'intérêt pour les vestiges de l'*Urbs* se concrétise véritablement dans les années 1430-1440 au sein de la curie pontificale, par le développement d'activités savantes nouvelles telles que l'épigraphie et l'essor d'une production littéraire spécifique visant à décrire et à interpréter les traces de la Rome antique<sup>1</sup>. Cela ne signifie pas, bien sûr, que le Moyen Âge ignorait ces ruines, et je rappellerai simplement le succès rencontré par l'ouvrage de Maître Gregorius, composé au XII<sup>e</sup> siècle, sur les *Merveilles de Rome*<sup>2</sup>. Précisément, la rupture se situe non dans le fait de « voir les ruines » mais au niveau des projections et représentations qui font de la vue un regard. Il faut ainsi interroger la structure symbolique d'une nouvelle « valeur de mémoire » qui est conférée par les humanistes à ces vestiges et qui est considérée comme étant à l'origine de l'archéologie moderne.

Un texte est particulièrement représentatif de cette évolution : il s'agit du premier des quatre livres *Sur les variations de la Fortune* composé vers 1431 par l'humaniste toscan Poggio Bracciolini, dit le Pogge<sup>3</sup>. Ce livre, consacré à la description des ruines de Rome, s'ouvre sur une scène célèbre au cours de laquelle le Pogge, lors d'une chevauchée en compagnie d'un autre humaniste curialiste, Antonio Loschi, s'arrête sur le Capitole pour contempler le paysage de ruines qui s'offre à lui :

Il y a quelque temps, comme le pape Martin, peu avant sa mort, s'était retiré pour raison de santé, dans son domaine de Tusculum, et que nous étions donc libres de toute charge et de

---

<sup>1</sup> Un certain nombre d'études ont déjà mis en lumière les principaux aspects et jalons de ce phénomène : R. Weiss, « Lineamenti per una storia degli studi antiquari in Italia », *Rinascimento*, 9, 1958, p. 141-201 ; A. Mazzocco, « Petrarch, Poggio and Biondo : Humanism's foremost interpreters of Roman Ruins », in A. Scaglione (ed.), *Francis Petrarch Six Centuries Later : A Symposium*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1975, p. 353-363 ; C. Moatti, *A la recherche de la Rome antique*, Paris, Gallimard, 1989 ; S. Forero-Mendoza, *Le temps des ruines*, Paris, Champ Vallon, 2002 ; A. Viscogliosi, « Roma riconosciuta. Dallo studio delle rovine all'idea di Roma antica », in F. P. Fiore (ed.), *La Roma di Leon Battista Alberti. Umanisti, architetti e artisti alla scoperta dell'antico nella città del Quattrocento*, Milan, Skira, 2005, p. 68-79.

<sup>2</sup> Voir notamment : C. Nardella, *Il fascino di Roma nel Medioevo. Le "Meraviglie di Roma" di Maestro Gregorio*, Rome, Viella, 1997.

<sup>3</sup> Nous avons utilisé une édition récente accompagnée d'une traduction en français : Poggio Bracciolini, *Les ruines de Rome (De varietate Fortunae)*, ed. et trad. J.Y. Boriaud, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

tout souci officiel, nous venions souvent contempler, l'illustre Antonio Loschi et moi-même, les solitudes de la Ville, et devant l'ancienne grandeur des monuments effondrés et l'immensité des ruines de la cité antique, devant l'ampleur de la chute d'un tel empire, nous admirions du fond de l'âme la stupéfiante et affligeante inconstance de la fortune. Un jour que nous avions gravi les pentes de la colline du Capitole et qu'Antonio, fatigué de chevaucher, aspirait, comme moi, à se reposer, nous descendîmes de cheval et nous assîmes sur les ruines mêmes de la citadelle tarpéienne, derrière ce qui me parut être l'énorme seuil de marbre de la porte d'un temple, parmi les colonnes brisées, répandues en grand nombre alentour, en un lieu d'où s'ouvre une large perspective sur la Ville<sup>4</sup>.

Cette promenade érudite est l'occasion d'un dialogue entre lettrés, suivant une forme caractéristique de la production écrite humaniste. Cela n'est pas qu'un artifice rhétorique : bien au contraire, le rôle de l'échange savant au sein d'une communauté partageant les mêmes préoccupations est ici bien mis en lumière. En effet, il ne faut pas oublier que la présence à la curie d'un certain nombre d'humanistes parmi les plus importants de leur génération dès les premières années décennies du XV<sup>e</sup> siècle fut un puissant facteur d'émulation intellectuelle, et que l'émergence de l'humanisme doit être pensée, en ce sens, par le groupe plutôt que par l'individu<sup>5</sup>. Et de fait, nous avons conservé d'autres œuvres contemporaines émanant d'humanistes curialistes et ayant également trait aux ruines de Rome : Flavio Biondo rédige alors par exemple la *Roma instaurata*, et Leon Battista Alberti se consacre à une description topographique de la ville de Rome<sup>6</sup>. Cette série de textes est à l'origine d'un véritable genre littéraire, qui connaît son apogée dans les années 1470 avec les œuvres de Pomponio Leto et Bernardo Rucellai, et qui continue de se développer dans les cercles de l'élite lettrée italienne jusqu'au sac de 1527. Nous sommes ainsi face à un mouvement qui irrigue la pensée de plusieurs générations d'intellectuels, pas devant une création isolée.

Si l'on entre plus dans le détail de l'œuvre du Pogge, un fait saute immédiatement aux yeux, à savoir son aspect, si l'on peut dire, « scientifique ». En effet, au dialogue qui s'instaure entre les deux humanistes succède rapidement une énumération des arcs, temples, thermes, aqueducs, théâtres, tombeaux, obélisques, statues, forums, ponts, portes, remparts antiques les plus remarquables de la ville, établie à partir de ses propres observations et mesures sur place. Chaque vestige est identifié à l'aide soit d'inscriptions présentes sur les lieux soit de sources écrites antiques ou médiévales. Le Pogge nourrit ainsi

---

<sup>4</sup> « *Nuper cum Pontifex Martinus, paulo ante quam diem suum obiret, ab urbe in agrum Tusculanum secessisset valitudinis gratia, nos autem essemus negotiis curis publicis vacui, visebamus saepe deserta urbis, Antonius Luscius, vir clarissimus egoque, admirantes animo ob veterem collapsorum aedificiorum magnitudinem et vastas urbis antiquae ruinas, tum ob tanti imperii ingentem stragem, stupendam profecto ac deplorandam fortunae varietatem. Cum autem conscendissemus aliquando Capitolinum collem, Antonius obequitando paulum fessus, cum quietem appeteret egoque, descendentes ex equis consedimus in ipsis Tarpeiae arcis ruinis, pone ingens portae cuiusdam, ut puto, templi marmoreum limen, plurimasque passim constractas columnas, unde magna ex parte prospectus urbis patet.* », Poggio Bracciolini, *Les ruines de Rome*, p. 11-13.

<sup>5</sup> J. F. D'Amico, *Renaissance Humanism in Papal Rome: Humanists and Churchmen on the Eve of Reformation*, Baltimore-London, John Hopkins University Press, 1983 ; P. Brezzi, M. De Pannizza Lorch (eds.), *Umanesimo a Roma nel Quattrocento, Atti del Convegno (New York, 1-4 dicembre 1981)*, Rome-New York, Istituto di studi romani, 1984.

<sup>6</sup> Deux recueils de textes ont le mérite de mettre en parallèle les écrits liés à cette production spécifique : R. Valentini, G. Zucchetti (eds.), *Codice topografico della città di Roma*, vol. IV, Rome, Tipogr. del Senato, 1953 ; C. D'Onofrio (ed.), *Visitiamo Roma nel Quattrocento. La città degli umanisti*, Roma, 1989. On peut également rappeler que l'ouvrage d'Alberti a bénéficié d'une édition récente accompagnée d'une traduction en français : Leon Battista Alberti, *Descriptio urbis Romae*, ed. J. Y. Boriaud et F. Furlan, Société internationale Leon Battista Alberti, Florence, L. S. Olschki, 2005.

son œuvre des travaux que lui-même et ses compagnons d'étude mènent depuis plusieurs années.

Il s'agit d'abord de la recherche de manuscrits, une quête au sein des bibliothèques monastiques qui se traduit ici par l'utilisation des indications fournies par l'*Histoire de Rome* d'Ammien Marcellin et par le traité de Frontin sur les aqueducs romains. Concernant ce dernier exemple, il cite explicitement sa source, rappelant qu'il a trouvé ce traité récemment - en 1429 exactement - dans la bibliothèque du Mont-Cassin, puis il compare les informations données par Frontin à ses propres mesures effectuées sur les vestiges encore en place. Un autre apport tout à fait essentiel est celui des recherches épigraphiques menées par Le Pogge depuis son arrivée à Rome en 1403, visant à mettre en lumière ce que lui-même nomme dans son ouvrage la « mémoire de la pierre ». Il faut rappeler que le Pogge a été le premier humaniste à constituer un véritable recueil d'inscriptions antiques, à partir de ses découvertes personnelles ainsi que d'un manuscrit découvert à Saint-Gall : 23 inscriptions sont ainsi citées au cours de l'ouvrage, non simplement comme vestiges mais bien comme sources majeures d'identification.

Il est manifeste, en conséquence, que l'expression de « temps des antiquaires », souvent utilisée afin de désigner cette période de quête très active, ne doit pas nous induire à penser qu'elle se limiterait à la constitution de riches collections. La manière dont les inscriptions épigraphiques sont mises au service de la connaissance historique dans l'ouvrage du Pogge donne à voir, au contraire, combien cette activité a des implications savantes majeures : elle doit œuvrer, précisément, à rendre à la mémoire Rome telle qu'elle était au temps de sa splendeur. Cette démarche lui permet de remettre en cause nombre d'identifications erronées contenues dans les guides médiévaux, tels que les *Mirabilia* déjà cités, que Pétrarque lui-même parfois avait reproduites dans ses propres écrits. Le Pogge est à cet égard extrêmement critique, dénonçant l'absence chez ses prédécesseurs de lecture contradictoire et surtout d'observation sur le terrain. Concernant la pyramide de Caius Cestius, qu'il identifie grâce à une inscription présente sur les lieux, il écrit ainsi :

Je suis vraiment surpris par le fait qu'alors même que l'inscription est encore conservée, un homme aussi savant que le fut François Pétrarque ait écrit dans une lettre qu'il s'agissait du tombeau de Remus ; je crois qu'il a suivi l'opinion commune, sans s'être soucié de l'inscription, couverte de mauvaises herbes, qui fut ensuite lue par des gens incompétents mais pleins de bonne volonté<sup>7</sup>.

Nous assistons donc, également, à un renouvellement de la réflexion méthodologique autour de l'écriture de l'histoire, qui se fonde essentiellement sur la nécessité d'identifier et de confronter les différentes sources à disposition, en rejetant les attributions mythiques<sup>8</sup>. Outre les inscriptions et les ouvrages antiques qu'il cite abondamment, Le Pogge a par exemple recours à des sources médiévales, en l'occurrence les *Acta martyrium* et le *Liber pontificalis*, qui lui permettent d'identifier certains vestiges enfouis sous les constructions de la Rome chrétienne. Autre symptôme notable de cette attitude nouvelle : lorsqu'il ne peut fournir une identification satisfaisante, il se contente de formuler des hypothèses et de reconnaître son ignorance. A propos des anciens remparts notamment, il commence par citer les indications contenues dans les ouvrages de Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Pline

---

<sup>7</sup> « Quo magis miror, integro adhuc epigrammate, doctissimum virum Franciscum Petrarcam in quadam sua epistula scribere id esse sepulchrum Remi ; credo, secutum vulgi opinionem, non magni fecisse epigramma perquirere fruticetis contextum, in quo legendo, qui postmodum secuti sunt, minore cum doctrina maiorem diligentiam praebuerunt. », Poggio Bracciolini, *Les ruines de Rome*, p. 19. Ma traduction.

<sup>8</sup> Voir notamment : J. Wilcox, *The Development of Florentine Humanist Historiography in the XVth century*, Cambridge (Mass.), Cambridge University Press, 1969.

pour les confronter ensuite aux relevés topographiques qu'il a lui-même effectués. Il en conclut que, contrairement à l'opinion générale, les remparts de la ville ne remontent probablement pas à l'antiquité, sans que l'on puisse apporter de réponse plus précise :

La méthode de construction, n'est pas unique, mais varie en bien des endroits, si bien qu'il apparaît à l'évidence que les murs n'ont pas été construits à une seule époque ni par un seul architecte<sup>9</sup>.

Son analyse n'est cependant par pour autant exempte d'erreurs, il faut le rappeler : il prend par exemple la basilique de Constantin pour le temple de la Paix, signe d'un renouveau intellectuel qui n'en est encore qu'à ses premiers pas.

Pour revenir à notre perspective de départ, il importe de souligner combien ce regard nouveau posé sur les ruines passe par leur constitution en objets de savoir. Il y a là l'apparition d'un principe épistémologique majeur, à savoir que les ruines sont plus qu'elles-mêmes, elles sont le signe de quelque chose que le travail érudit doit faire apparaître. Ainsi, cette invitation à la contemplation consiste aussi en une affirmation de leur vocation pédagogique : il s'agit d'une injonction à regarder les vestiges, à y voir le signe d'une époque de grandeur en même temps que de sa déchéance présente, à y lire l'avertissement de l'histoire. C'est pourquoi ce « catalogue » que nous avons décrit est inséré au sein d'une réflexion plus large, d'ordre philosophique, sur les variations de la Fortune<sup>10</sup>. Constatant le petit nombre de statues de marbre et de bronze conservées – seulement cinq de marbre et une de bronze –, Le Pogge y voit par exemple le signe de l'immense dévastation qui a touché l'ensemble de la ville. L'exercice de contemplation révèle l'inexorable fuite du temps et le terrible déclin de Rome, symbole des vicissitudes de la Fortune qui sont au cœur de l'histoire des hommes. Cette méditation sur les mouvements de l'histoire est encore une fois caractéristique de la pensée humaniste : Boccace, Pétrarque et surtout Coluccio Salutati ont avant le Pogge nourri cette réflexion sur la Fortune dans leurs ouvrages<sup>11</sup>. C'est à la philosophie stoïcienne, particulièrement à Sénèque que les humanistes se réfèrent lorsqu'ils abordent cette question, rompant ainsi avec une tradition médiévale fondée sur le providentialisme<sup>12</sup>. Les humanistes, parmi lesquels Le Pogge, rejettent tout recours à la volonté divine comme facteur d'explication, et développent une pensée nouvelle de l'histoire qui cherche à réinterroger les rapports entre nécessité et liberté. Regardant Rome en ruines, le Pogge pose la question suivante : dans quelle mesure l'homme peut-il résister à une force si puissante? La réponse qui n'est alors qu'ébauchée, avant d'être contenue, certainement dans une de ses formes les plus abouties, dans *Le Prince* de Machiavel, consiste dans l'affirmation de la possibilité qu'à l'homme, par sa vertu, de prendre part au cours de l'histoire<sup>13</sup>.

Cette construction de la mémoire de Rome se fonde dès lors sur une mise à une distance du passé tout à fait nouvelle : en effet, si jusqu'alors les ruines s'intégraient dans l'esprit des hommes à un paysage en mouvement perpétuel, théâtre de la vie des habitants de Rome au cours des siècles, la réflexion du Pogge marque un coup d'arrêt, qui distingue là les traces d'une époque révolue qui risque de tomber dans l'oubli. Sans pouvoir

---

<sup>9</sup> « *Non est insuper unica aedificandi ratio, sed multis in locis varia ; ut plane constet non uno tempore neque ab eodem architecto muros factos.* », Poggio Bracciolini, *Les ruines de Rome*, p. 45. La traduction est de C. Revest.

<sup>10</sup> Pour une perspective plus large concernant la place de la Fortune dans l'œuvre du Pogge : I. Kajanto, « *Fortuna in the works of Poggio Bracciolini* », *Acta Philosophica Fennica*, 20, 1986, p.25-87.

<sup>11</sup> Voir en particulier : Coluccio Salutati, *De fato et fortuna*, ed. C. Bianca, Florence, Leo S. Olschki, 1985.

<sup>12</sup> S. Forero-Mendoza, *Le temps des ruines*, p. 172-seq.

<sup>13</sup> Une synthèse suggestive : Q. Skinner, « *Renaissance virtues* », *Visions of politics*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 118-142.

m'étendre davantage sur cette question, je tiens simplement à souligner combien cette distanciation, qui fonctionne comme un refus de la solution de continuité offerte par la période médiévale, a été fondamentale dans la construction du mythe de la « Renaissance » : la mémoire ici, nourrie par un travail d'érudition critique, fonctionne comme une grille de lecture manichéenne de l'histoire<sup>14</sup>. La création de connaissances qui caractérise cette période de la première renaissance s'inscrit donc pleinement dans une perspective de recommencement du monde.

Touchant à la ville de Rome, cette rupture ne peut se comprendre qu'en rapport avec l'histoire politique de cette première moitié de XV<sup>e</sup> siècle, puisque le texte du Pogge a été rédigé dans un contexte de restauration du pouvoir pontifical. L'élection de Martin V au concile de Constance en 1418 a en effet mis fin à la crise du Grand Schisme causée par le retour de la papauté à Rome en 1378, et lorsque ce dernier arrive dans la ville en 1421, il inaugure une entreprise de reprise en main politique et de rénovation urbaine qui prépare les grands jours de la Rome renaissante et baroque<sup>15</sup>. Le pontificat d'Eugène IV (1431-1447) qui lui succède immédiatement – et durant lequel est composé le *De Varietate* –, est ainsi marqué par le souci de manifester la puissance pontificale par l'embellissement de la ville : plus spécifiquement, il est tout à fait intéressant de noter que ces années sont le moment des premières grandes mesures visant sauvegarder les vestiges antiques<sup>16</sup>. La démolition des édifices au profit de constructions nouvelles était une habitude à laquelle dès la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (une première mesure, contenue dans les statuts de la ville de 1363, établissait la création de « magistrats des voies et édifices »), les autorités publiques avaient essayé de remédier. A partir de la restauration martinienne surtout, une série de bulles pontificales viennent rappeler l'interdiction de démembrer les vestiges : sous le pontificat d'Eugène IV en particulier, un bref de 1439 affirme la nécessité de protéger le Colisée de la dégradation. Ce texte important fait de ce monument le symbole d'une volonté de rendre à Rome et au Saint-Siège leur puissance universelle :

Démolir les monuments de Rome n'est rien d'autre que de diminuer l'excellence de la ville elle-même et de tout l'univers<sup>17</sup>.

Ainsi, les lamentations du Pogge ne sont pas qu'un *topos* littéraire : elles œuvrent à mettre en place les conditions d'un rayonnement retrouvé de la ville des papes, posant les premiers jalons du concept de patrimoine. Ceci nous ramène au thème de la distanciation, puisque l'état des lieux dressé par les humanistes vise à mettre un terme à l'œuvre destructrice du temps et des hommes pour figer les ruines dans un état de dégradation définitif. Loin de demeurer le support sans cesse actualisé du présent, les vestiges sont alors pensés comme des monuments figés dans leur fonction symbolique<sup>18</sup>.

---

<sup>14</sup> E. Garin, *Moyen Age et Renaissance*, tr. fr., Paris, Gallimard, coll. TEL, 1969, p.74-100 ; du même auteur, *L'humanisme italien*, tr.fr., Paris, Albin Michel, 2005, p. 26-seq.

<sup>15</sup> Quelques références bibliographiques essentielles : L. G. Gabel, « The First Revival of Rome 1420-1484 », in *Renaissance Reconsidered : A Symposium*, Northampton, 1964, p.13-25; C.L. Stinger, *The Renaissance in Rome*, Bloomington, Indiana University Press, 1985; S. Gensini(ed.), *Roma capitale (1447-1527)*, San Miniato, Pacini, 1994, p. 15-38.

<sup>16</sup> E. Guidoni, « Antico e moderno nella cultura urbanistica romana del primo rinascimento », in S. Danesi Suqarzina (ed.), *Roma, centro ideale della cultura dell'antico nei secoli XV e XVI: da Martino V al sacco di Roma 1417-1527*, Milano, Electa, 1989, p.477-488; A. Viscogliosi, « Roma riconosciuta », p.68-71.

<sup>17</sup> « *Nam demoliri Urbis monumenta nihil aliud est quam ipsius Urbis et totius orbis ecellentiam diminuere.* », cité par A. Viscogliosi, « Roma riconosciuta », p. 69.

<sup>18</sup> A. Riegl, *Le culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse*, tr. fr., Paris, Seuil, 1984 (1ère éd. Vienne-Leipzig, 1903).

Ces prescriptions papales, toutefois, se sont alors essentiellement limitées à des déclarations de bonnes intentions, et la destruction des ruines, pour la construction des nouveaux bâtiments pontificaux si besoin était, n'a pas cessé tout au long du quinzième siècle. On retrouve ainsi les mêmes constats au début du XVI<sup>e</sup> siècle, dans une lettre que Raphaël, nommé « commissaire des antiquités » en 1515, adresse à Léon X :

Ayant beaucoup étudié ces antiquités et ayant mis un soin extrême et minutieux à les rechercher et à les mesurer avec diligence ; lisant en outre continuellement de bons auteurs et comparant les œuvres avec leurs descriptions, je pense avoir acquis quelque connaissance sur cette architecture antique. Ce qui pour une part me procure un très grand plaisir, celui de connaître une chose si noble, mais aussi une très grande douleur, car c'est quasiment le cadavre de cette sublime et noble ville, qui a été reine du monde, que l'on voit si misérablement déchiqueté<sup>19</sup>.

Les rapports qui unissent l'élaboration du programme humaniste et l'investissement politique de la culture durant cette période de la Renaissance italienne sont, on peut le constater, à la fois féconds et conflictuels. Si, sur le plan idéologique, la constitution de cette mémoire de Rome comme programme de puissance a très bien fonctionné dans les deux sens, dans le domaine du paysage urbain en revanche, les appels répétés des humanistes au respect du patrimoine antique sont largement restés lettre morte.

Il est enfin un dernier aspect remarquable dans cette construction mémorielle, que l'on oublie généralement, peut-être parce que, fascinés par la naissance de principes rationalistes qui annoncent le développement des sciences modernes, on voudrait y reconnaître les signes de la froide objectivité qui devrait caractériser le savant chevronné. Or la dimension émotionnelle, presque pathétique, de ce mouvement est ici tout à fait manifeste. L'effroi causé par la contemplation des ruines, l'admiration profonde pour la civilisation antique, en même temps que l'émotion de se trouver face à une survivance du passé sont les éléments dynamiques de toute la réflexion du Pogge sur la nécessité de se souvenir de Rome. En effet, l'état des lieux qui est dressé et la réflexion historique qui l'accompagne sont constamment associés à la constitution, par cet aspect affectif, d'un imaginaire puissant autour de l'âge d'or qu'a été le temps de la Rome antique :

Il est très grave, et réellement stupéfiant que la colline du Capitole, qui fut un temps la capitale de l'empire romain, la citadelle de l'univers, que tous les rois et princes craignaient, que tant de généraux vainqueurs ont gravi, riche des dons et butins de si nombreuses et si grandes nations, qui florissait au centre des regards du monde entier, soit aujourd'hui dans un tel état de désolation et de désordre<sup>20</sup>.

La ruine ne vaut en tant que domaine d'investigation du savoir que parce qu'elle est un signe vibrant, infime parfois mais toujours vivant, de cet horizon idéalisé dont la fascination nourrit et met en mouvement tout le programme humaniste.

---

<sup>19</sup> Cité dans A. Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Editions Carré, Le livre de Poche, 1993, p. 427-428.

<sup>20</sup> «*Id vero gravissimum et haud parva cum admiratione recensendum, hunc Capitolii collem, caput quondam Romani Imperii, atque orbis terrarum arcem, quem omnes reges ac principes tremebant, in quem triumphantes tot imperatores ascenderunt, donis ac spoliis tantarum gentium ornatum, florentem, ac universo orbi spectandum adeo desolatum atque aversum [...].*», Poggio Bracciolini, *Les ruines de Rome*, p.39. Ma traduction.

Parvenue au terme de cette courte esquisse, il me semble que la complexité des structures qui définissent, en s'imbriquant, le nouveau regard porté sur les ruines de Rome au début du XV<sup>e</sup> siècle apparaît de manière manifeste. Œuvre pensée en commun, qui trouve une assise solide en une nouvelle approche épistémologique de la pratique historique et son sens profond en s'inscrivant dans une volonté de repenser la place de l'homme dans le monde, la mémoire de Rome forgée par les humanistes est autant, dès lors, déterminée par les attaches de la science et du pouvoir que traversée et animée de part en part par l'utopie.

Ceci doit au moins nous amener à admettre que la mémoire ne peut être réduite à une dénaturation de l'histoire mais bien que, comme solution apportée par une époque à ses idéaux et à ses réalités, elle est une forme active, passionnée, du rapport au passé.

## BIBLIOGRAPHIE

- BARTON THURBER, T., RANDOLPH, A. W., (eds.), *Antiquity in Rome from the Renaissance to the Enlightenment*, Hanovre, Darmouth College, Houd Museum of Art, 2001.
- BIANCA, C., FARENGA, P., LOMBARDI, G., LUCIANI A. G., MIGLIO M., (eds.), *Scrittura, Biblioteche e Stampa a Roma nel Quattrocento. Aspetti e problemi, Atti del seminario (1-2 giugno 1979)*, Città del Vaticano, 1980.
- BREZZI, P., DE PANIZZA LORCH, M., (eds.), *Umanesimo a Roma nel Quattrocento, Atti del Convegno (New York, 1-4 dicembre 1981)*, Roma-New York, Istituto di studi romani, 1984.
- D'AMICO, J. F., *Renaissance Humanism in Papal Rome : Humanists and Churchmen on the Eve of Reformation*, Baltimore-London, John Hopkins University Press, 1983.
- DANESI SQUARZINA S., (ed.), *Roma, centro ideale della cultura dell'antico nei secoli XV e XVI: da Martino V al sacco di Roma 1417-1527*, Milan, Electa, 1989.
- FAGIOLO, M., *Roma e l'antico nell'arte e nella cultura del Rinascimento*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1985.
- FORERO-MENDOZA S., *Le temps des ruines*, Paris, Champ Vallon, 2002.
- GABEL, L. G., « The First Revival of Rome 1420-1484 », in *Renaissance Reconsidered : A Symposium*, Northampton, 1964, p.13-25.
- GENSINI, S., (ed.), *Roma capitale (1447-1527). Atti del IV Convegno di studio del Centro di Studi sulla civiltà del tardo Medioevo, 27-31 ottobre 1992, San Miniato (Pisa)*, San Miniato, Pacini, 1994, p. 15-38.
- GRAF, A., *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del Medio Evo*, Turin, E. Loescher, 1882-1883.
- GRAFTON, A., (ed.), *Rome reborn. The Vatican Library and Renaissance culture*, Washington-New Haven-London, Yale University Press, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1993.
- MAZZOCCO, A., « Petrarch, Poggio and Biondo : Humanism's foremost interpreters of Roman Ruins », in SCAGLIONE, A., (ed.), *Francis Petrarch Six Centuries Later : A Symposium*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1975, p. 353-363.
- MOATTI, C., *A la recherche de la Rome antique*, Paris, Gallimard, 1989.
- MIGLIO, M., *Scritture, scrittori e storia. II. Città e corte a Roma nel Quattrocento*, Manziana-Roma, Vecchiarelli, 1993.
- O'MALLEY, J. W., *Rome and the Renaissance. Studies in culture and religion*, London, Variorum reprints, 1981.
- PASCHINI, P., *Roma nel Rinascimento*, Bologna, 1940.
- RAMSEY, P. A., (ed.), *Rome in the Renaissance. The city and the myth*, Binghamton, Center for medieval and early Renaissance Studies, 1982.
- RIEGL, A., *Le culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse*, tr. fr., Paris, Seuil, 1984 (1ère éd. Vienne-Leipzig, 1903).
- SCHNAPP, A., *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Editions Carré, Le livre de Poche, 1993.
- STINGER, C. L., *The Renaissance in Rome*, Bloomington, Indiana University Press, 1985.
- VAUCHEZ, A., (ed.), *Storia di Roma, vol. 2, Roma medievale*, Roma, Laterza, 2001.
- VISCOGLIOSI, A., « Roma riconosciuta. Dallo studio delle rovine all'idea di Roma antica », in FIORE, F. P., (ed.), *La Roma di Leon Battista Alberti. Umanisti, architetti e artisti alla scoperta dell'antico nella città del Quattrocento*, Milan, Skira, 2005, p. 68-79.
- WEISS, R., « Lineamenti per una storia degli studi antiquari in Italia », *Rinascimento*, 9, 1958, p. 141-201.
- *Renaissance Discovery of Classical Antiquity*, Oxford, 1969.